

Les français et la nature : pourquoi si peu d'amour ?

par Guillaume Blanc

En furetant sur les étals d'une librairie lavalloise, je suis tombé sur un essai relatant les rapports qu'entretiennent les Français avec la protection de la nature et des animaux. Écologisme. Le titre : *Les Français et la nature, pourquoi si peu d'amour ?* laisse présager la teneur du propos. L'auteur, Valérie Chansigaud, est une historienne des sciences et de l'environnement travaillant au laboratoire SPHERE de l'université Paris-Diderot — excellente référence, puisque c'est l'université dans laquelle je travaille ! J'ai donc acheté et lu l'ouvrage publié chez Actes Sud, dans la collection « Mondes Sauvages ».

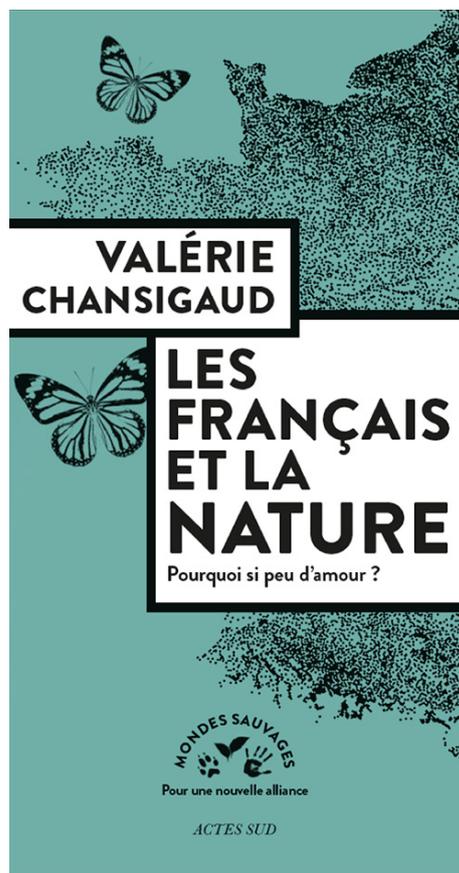
Ce n'est pas un essai sociologique avec des chiffres (un tout petit peu quand même), ni un recueil de sondages d'opinion (un tout petit peu quand même), mais plutôt une argumentation basée sur des œuvres littéraires, une « analyse culturelle et comparative »... Dans une première partie, des « faits » sont présentés afin d'étayer la thèse selon laquelle « les Français s'intéressent moins à la nature que leurs voisins germanophones ou anglophones ». L'auteur étaye son propos à travers la comparaison de diverses œuvres littéraires, montrant un intérêt bien plus grand pour la nature et les animaux dans le monde anglo-saxon (Angleterre et États-Unis, par exemple) qu'en France, en particulier au XIX^e siècle et dans les deux premiers tiers du XX^e siècle. On y voit Stendhal qui s'attache au pittoresque dans *Mémoire d'un touriste*, et, cité par l'auteur : « Par malheur il n'y a pas de hautes montagnes auprès de Paris : si le ciel eût donné à ce pays un lac et une montagne passables, la littérature française serait bien autrement pittoresque. » Je ne peux évidemment qu'être d'accord avec lui ! D'autant qu'il n'y a non seulement pas de « hautes montagnes » à proximité de Paris, mais pas de « basses montagnes » non plus, ni même de « collines ». Ceci étant, s'il semble trouver que les œuvres littéraires anglaises traduisent plus de pittoresque que les nôtres, celles-ci doivent alors bien s'attacher à le trouver ailleurs que dans les montagnes, car on peut pas dire que Londres soit nichée dans des monts, quelle qu'en soit leur hauteur !

Valérie Chansigaud évoque bien d'autres auteurs, comme Gilbert White, visiblement considéré comme le pionnier de l'écologie, mais aussi des Français, Buffon, Pluche, qui n'ont pas eu la même portée que White. Il y a Fabre aussi, qui a écrit une encyclopédie poétique des insectes. Mais Fabre, malgré son talent, est à peu près inconnu de nos jours...

« Durant la période allant de 1890 à 1945, la France paraît être un désert pour les questions d'environnement au regard du tourbillon qui agite les intellectuels, les scientifiques, les militants et les politiques américains. » (p. 39)

La France ignore aussi Rachel Carson, écologiste américaine, très célèbre outre-Atlantique, inconnue

chez nous. La photographie animalière provoque un engouement immense en Allemagne, en Angleterre ou aux États-Unis (en particulier avant la Première Guerre Mondiale (p. 45,46)), mais pas en France, ce qui n'est pas un manque de talent, mais un manque de public, et qui aura des conséquences sur le documentaire animalier... même si Cousteau arrive dans la deuxième moitié du XX^e siècle — et encore, il ne se positionne pas immédiatement en grand protecteur de la nature... On se souvient de son film, avec Louis Malle, *Le Monde du Silence*, Palme d'or à Cannes en 1956, où l'on voit l'équipage du Calypso balancer des bâtons de dynamite dans un récif de corail pour en récupérer les poissons... Certes, c'était une autre époque — la France n'avait pas encore fait la découverte de l'importance de la nature — et Cousteau s'est rattrapé par la suite en prenant conscience lui-même de cette importance.



La deuxième partie du livre s'attache aux dimensions sociale et politique de l'intérêt pour la nature. Par exemple, nous avons des préjugés (p. 67-69) : certains animaux, comme les grands prédateurs ou les oiseaux, sont valorisés, tandis que d'autres sont méprisés : reptiles, insectes (à l'exception, par exemple, des abeilles). Et ça ne date pas d'aujourd'hui, les bestioles représentées sur les parois des grottes préhistoriques

sont des animaux « nobles », au sens moderne du terme. Et ces animaux « nobles » sont également les plus étudiés par les chercheurs. Ainsi, les mammifères font l'objet de 39 % des articles et ce, bien qu'ils ne représentent que 9 % des espèces de vertébrés (p. 69). En conséquence de quoi nous sommes plus sensibles à la défense de ces espèces, au détriment de celles qui nous inspirent de la crainte ou du dégoût (araignées...).

Un autre passage (pp. 70-73) évoque le côté sublime que nous trouvons à la montagne, à l'origine de l'« amour » pour ces paysages, tout comme ceux du littoral. L'auteur cite alors Châteaubriand dans *Voyage au Mont-Blanc* (1805), qui décrit les paysages de montagne d'une façon plutôt hostile : « Ajoutons que le pin annonce la solitude et l'indigence de la montagne. Il est le compagnon du pauvre Savoyard, dont il partage la destinée : comme lui, il croît et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles, où sa postérité se perpétue également ignorée. » L'aversion pour les montagnes a toujours eu cours : « Séjours de la désolation et de la douleur. » De fait, l'amour pour la montagne est apparu assez récemment, avec l'arrivée du tourisme de masse, qui démarre au XVIII^e siècle et s'accélère au XIX^e (p. 72). La perception de la montagne est différente pour ceux qui viennent en vacances profiter des paysages et ceux qui doivent tirer un salaire de la terre dans ces contrées, certes belles, mais néanmoins parfois hostiles.

Petit aparté, l'auteur, Valérie Chansigaud, a une passion déclarée pour les animaux, les araignées en particulier, et son ouvrage est effectivement assez centré sur cette composante-là de la nature. Les paysages grandioses de la montagne, du littoral ou même de la campagne sont réduits à la portion congrue. Par choix, probablement. De même qu'on aurait pu voir dans cet essai une discussion sur les façons différentes qu'ont les français et leurs voisins de protéger la nature, à travers les parcs nationaux, par exemple. La France est tout de même à l'origine de la première réserve naturelle du monde, une réserve « artistique » en forêt de Fontainebleau; pourtant, aucune mention n'en est faite. Certes, l'idée n'était alors pas de protéger les animaux mais surtout les paysages de la forêt, dont étaient friands les peintres de l'époque (École de Barbizon). Plus tard, en 1948, c'est l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) qui est créée, lors d'une conférence internationale tenue à Fontainebleau... Les Français ont donc malgré tout un peu œuvré pour la protection de la nature. Certes moins que d'autres...

Le chapitre fait la part belle à Élisée Reclus, géographe du XIX^e siècle, mais aussi anarchiste et précurseur de l'écologie : « L'un des plus grands penseurs français de l'environnement », se distinguant ainsi de nombre de géographes modernes, capables de décerner le Grand Prix de la Société de géographie à Claude Allègre, en 2010, pour son livre *L'impotisme climatique !* Décision néanmoins contestée par d'autres géographes...

Entre bien d'autres choses, l'auteur évoque la chasse. La première organisation pour l'abolition de la chasse date

de 1891, l'Humanitarian League, fondée par Henry Stephens Salt en Angleterre (p. 97). En France, il faut attendre 1976 pour voir apparaître le Rassemblement des Opposants à la Chasse (devenue Humanité et Biodiversité en 2012, association dont Hubert Reeves est l'actuel président d'honneur). Elle revient sur la chasse quand elle parle de l'ambiguïté du discours des politiques (p. 117) : « La chasse permet de mesurer le dysfonctionnement démocratique dans le rapport à la nature en France : 1,9 % des Français pratiquent la chasse alors que le groupe parlementaire favorable à la chasse rassemble 24,6 % des députés et 24,2 % des sénateurs. Juste retour des choses : à bien des titres, la législation de la chasse en France est l'une des plus favorables d'Europe... »

Quant aux citoyens, « ils sont convaincus d'être sensibles à l'environnement, du moment que cette question reste lointaine et théorique » (p. 119). « Les Français paraissent très engagés en faveur de l'écologie, puisque 83 % des sondés¹ sont favorables à une diminution du développement économique de leur région si cela permet de préserver la nature, mais ils sont seulement 12 % à s'investir dans une organisation de défense de l'environnement et 5 % à donner de l'argent à ce type d'organisation. Pire : 20 % affirment que l'engagement dans une association n'est pas la meilleure façon de protéger la nature. » (p. 118) On comprend ainsi pourquoi une association de protection de l'environnement montagnard comme Mountain Wilderness réunit une très très faible fraction (1500 adhérents) des pratiquants de la montagne (Par exemple, il y a 95 000 licenciés à la FFCAM, qui n'est qu'une des nombreuses fédérations sportives à pratiquer en montagne !)...

Dans cette « ambiguïté du comportement des citoyens », elle fait également le constat que « choisir de vivre en ville, de ne pas avoir de véhicule et de passer à un régime végétarien serait bien plus efficace que le simple tri des déchets » (p. 119). Un peu plus loin, p. 144, elle qualifie le goût immodéré des français pour un retour à la terre (retour à la nature) de paradoxal. « Aujourd'hui encore, les sondages montrent que huit Français sur dix opteraient pour une maison individuelle au plus près de la nature. » Comme le souligne à juste titre le philosophe Augustin Berque (né en 1945), « c'est que cette exaltation de la nature (comme représentation) aboutit à détruire son objet même : la nature (comme biosphère), par surconsommation de l'étendue et des ressources terrestre. La nature tue la nature². »

« La ville est pourtant un espace essentiel (sans doute le plus essentiel de tous) pour la sauvegarde de l'environnement (y compris de la nature la plus sauvage) : elle permet de réduire considérablement l'impact environnemental par individu car les transports, la gestion des déchets, le chauffage sont plus facilement maîtrisables dans un espace dense de population qu'en habitat dispersé. » (p. 144) L'évidence même, mais bien peu d'écologistes semblent l'avoir remarqué !

Elle discute également de la faiblesse — voire, l'absence — de l'écologie politique en France, fait qu'elle attribue principalement au « poids du conservatisme résultant du système bipartisan » (p. 113). En effet, « notre pays possède un système électoral particulièrement fermé aux petites formations politiques [...]. Une plus grande dose de proportionnelle entraîne l'éclatement des votes au profit d'un grand nombre de partis et oblige surtout, après les élections, à négocier et à former des coalitions » (p. 111). En conclusion, elle milite pour une écologie politique — « Il faut donc promouvoir la protection de la nature pour ce qu'elle est : un idéal politique mêlant démocratie et pluralisme » (p. 146) —, qui aboutirait à un monde plus juste et plus heureux, monde auquel semblent aspirer une majorité de la société... Il faut reconnecter « les questions relevant de la nature » à « celles relevant de la société » (p. 140).

Enfin, elle évoque (timidement) le fait que la protection de la nature ne peut pas se faire sans la science : « Il faut bien comprendre que la sauvegarde de l'environnement est par définition profondément démocratique et réclame nécessairement trois acteurs : une recherche scientifique libre et indépendante afin de disposer de connaissances précises et impartiales ; une société civile pluraliste disposant de moyens d'existence suffisants pour permettre à tous de s'exprimer ; et, enfin, un État bienveillant, capable de financer la recherche et la société civile, fonctionnant de façon transparente, notamment pour garantir le traitement équitable des différents acteurs et se soustraire à l'influence des lobbies les plus puissants. » De fait, la science est indispensable et indissociable de la lutte pour protéger l'environnement. Tout comme la technologie. Et si la première n'est qu'une somme de connaissances que l'on construit, brique après brique, avec méthode, la seconde découle de l'application de la première ainsi que de choix de société.

Valérie Chansigaud cite également un roman de Romain Gary, *Les racines du ciel*, paru en 1956, qui obtient le prix Goncourt la même année. L'histoire d'un homme qui se bat contre les chasseurs d'éléphants dans l'Afrique colonisée d'après-guerre... Le premier roman en France qui parle d'écologie. Un superbe livre qui questionne notre humanité, dont j'aurais peut-être l'occasion de vous parler ultérieurement.

En guise de conclusion, l'auteur dresse dans ce livre un portrait actuel et mis en perspective historique du désamour des français pour la nature, et ce, par rapport, entre autres, à nos proches voisins, allemands et anglais. Le fait que nos voisins aient une plus grande appétence pour la nature et sa préservation n'implique pas pour autant, paradoxalement, que la nature (biodiversité, paysages...) soit mieux préservée chez eux (p. 138). Elle n'explique pas vraiment ce paradoxe, si ce n'est que les mesures de protection de la nature ne sont pas plus efficaces ailleurs que chez nous, malgré notre faible mobilisation pour cette cause.

Un essai riche et passionnant, admirablement bien écrit

et agréable à lire, avec beaucoup de références historiques et littéraires — bien au-delà des quelques extraits que je rapporte ici. Une mine d'informations pour qui s'intéresse à l'écologisme! J'en recommande chaudement la lecture ! Et surtout, engagez-vous dans des associations qui luttent pour protéger l'environnement : Mountain Wilderness pour les amoureux de la montagne, l'ASPAS pour les amoureux des animaux, et bien d'autres... Évitez quand même les associations dogmatiques et anti-scientifiques, ça ne fait pas avancer le débat dans le bon sens...

Notes

¹ Sondage Opinion Way pour l'association Fête de la Nature réalisé en mars 2015.

² Augustin Berque, in « La ville insoutenable, » 2016, p71-92, « Villes et quartiers durables : la place des habitants. »